



UN PHOTOGRAPHE A DRESSÉ
UN CONSTAT ÉDIFIANT
SUR LES CONDITIONS DE VIE
DES DÉTENUS EN FRANCE.
UN TÉMOIGNAGE
EXCEPTIONNEL ET EXCLUSIF
PRISONS

PARIS MATCH Entre eux, ils l'appellent le « chenil ». Dix mètres carrés, trois pas en largeur, quatre en longueur : la cour de promenade d'un quartier disciplinaire. Pour illustrer la réalité carcérale française, Grégoire Korganow a intégré l'équipe des contrôleurs des lieux de privation de liberté. Pendant trois ans, il a pu circuler librement à l'intérieur d'une vingtaine des 191 établissements pénitentiaires du territoire. De cette expérience il a tiré un livre et une exposition, « Prisons », visible du 4 février au 5 avril à la Maison européenne de la photographie à Paris. Vues de l'autre côté de l'œilleton, les prisons françaises ne font pas honneur à la République. Parmi les pays les plus riches d'Europe, la France fait partie de ceux qui dépensent le moins pour la justice.

**LA DOUBLE
PEINE**



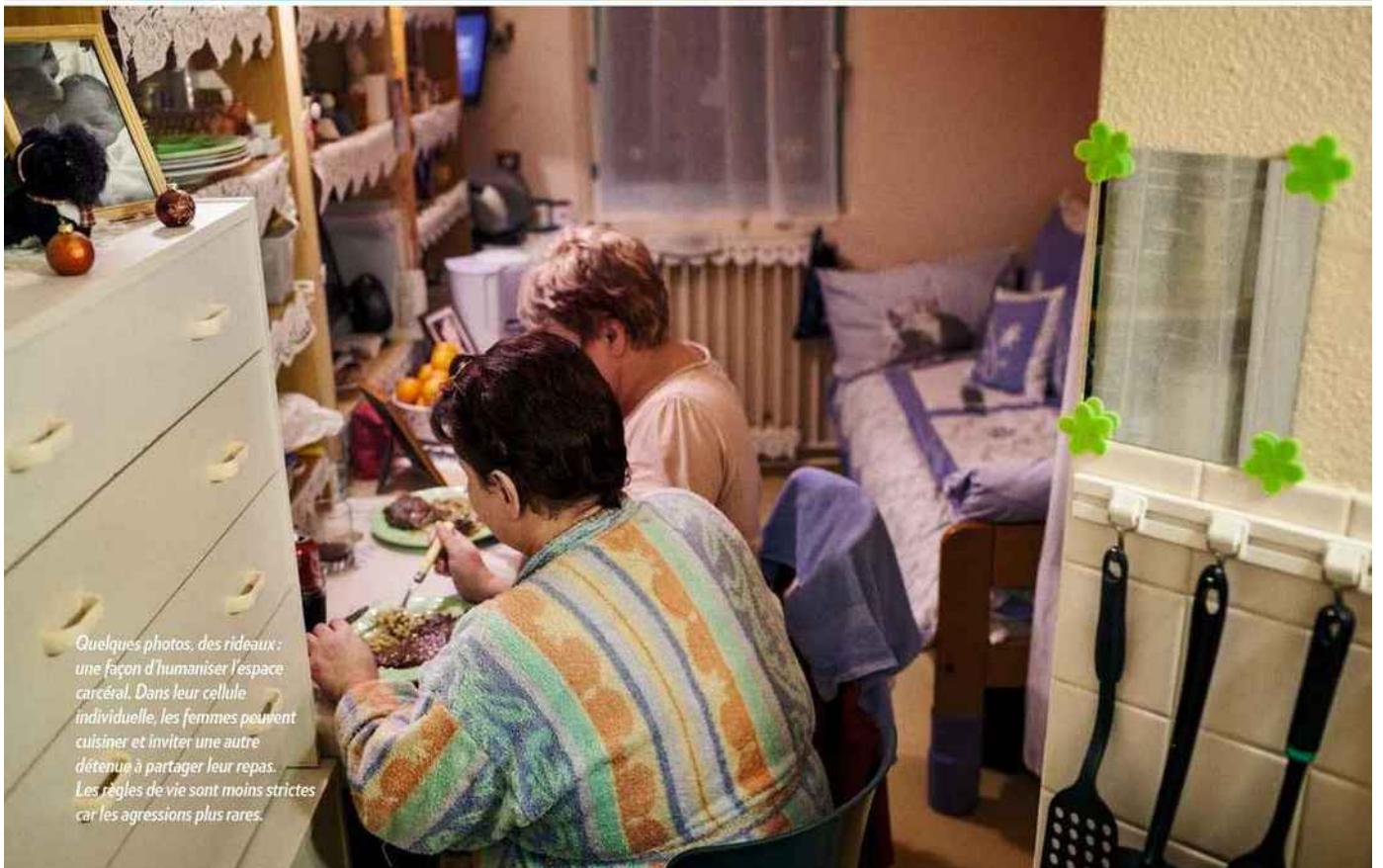
*Enfermé dehors.
Les prisonniers placés en
quartier disciplinaire
ou à l'isolement passent
entre une et deux heures par
jour dans cette cour, seuls.*

PHOTOS GRÉGOIRE
KORGANOW

Placé à l'isolement, ce détenu est considéré comme très dangereux. Trois fois par jour, ses repas sont glissés par une trappe. Il doit être menotté à chacun de ses déplacements.



Quelques photos, des rideaux : une façon d'humaniser l'espace carcéral. Dans leur cellule individuelle, les femmes peuvent cuisiner et inviter une autre détenue à partager leur repas. Les règles de vie sont moins strictes car les agressions plus rares.





**PARFOIS, UNE
CELLULE DE SIX
N'A QUE TROIS
CHAISES... IL FAUT
ATTENDRE
POUR MANGER**

*Six personnes dans 18 mètres carrés.
Les repas refroidissent et la tension monte.
Les maisons d'arrêt sont un passage
obligé avant l'éventuel transfert
dans des établissements pour peines.*



Des matelas à même le sol : du provisoire qui dure. Et une situation jugée indigne par la Cour européenne des droits de l'homme. Une personne par cellule, cette recommandation n'a rien d'une idée nouvelle. Le principe de l'encellulement individuel est entré dans la loi française le 5 juin 1875, son application est une priorité depuis 2000... mais elle vient d'être reportée une quatrième fois en décembre, faute de place. Parmi les 67 105 prisonniers, 9 251 sont en surnombre dans les maisons d'arrêt, d'après l'administration pénitentiaire. La loi Taubira prévoit de rénover et d'ouvrir des établissements.

Au niveau des cafards. Cet homme vient d'arriver en maison d'arrêt, il n'y a plus de lit pour lui. Certains détenus peuvent dormir plusieurs mois ainsi.



Dans un « box ». Les retrouvailles ne peuvent excéder une heure. Il n'est plus interdit de franchir le muret de séparation.

QUELQUES INSTANTS DE TENDRESSE AU PARLOIR SOUS HAUTE SURVEILLANCE

Ici, l'amour n'a pas droit de cité. Ou alors à la sauvette... Dans les salles collectives, il faut composer avec le brouhaha ambiant, les rondes de surveillance, la présence des autres familles. Les relations sexuelles sont prohibées. Elles existent pourtant. A l'intérieur des murs, des préservatifs sont distribués. Dans les établissements modernes, les unités de vie familiale sont désormais obligatoires. Dans ces appartements de deux ou trois pièces, la personne détenue peut recevoir ses proches, parfois vivre avec eux jusqu'à trois jours d'affilée.

Le sport reste le plus efficace des exutoires. Les centres pénitentiaires modernes tentent d'offrir des équipements sportifs de qualité. Derrière le terrain de foot, deux cours de promenade et les cellules.



Les prisonniers obtiennent parfois l'autorisation de cultiver un potager. Mais, pour des raisons de sécurité, certains établissements ont supprimé les outils ; on jardine alors avec des cuillères...



Cet atelier de confection rassemble près de 60 détenus. Travailler, ce n'est pas seulement toucher un salaire, c'est aussi obtenir une remise de peine.

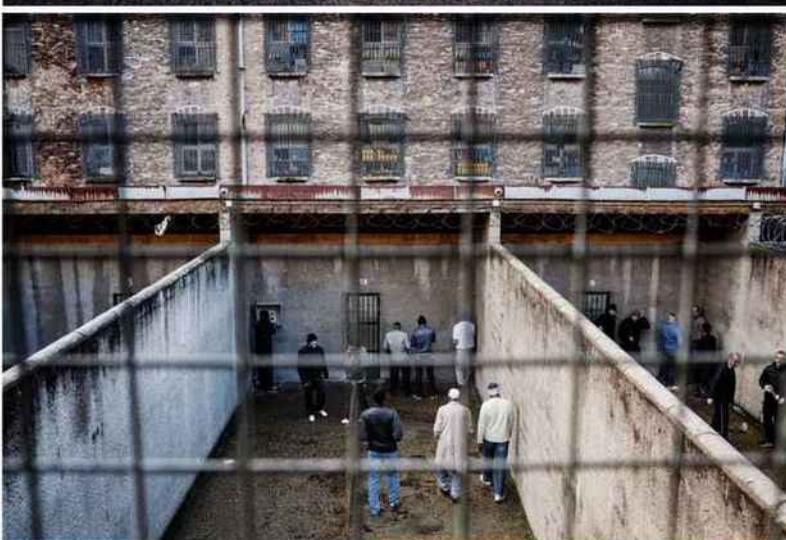




Le sol brille, dans cette prison récente. Un prisonnier est chargé de l'entretien des couloirs, au titre d'« auxiliaire d'étage ». Il reçoit un petit salaire pour ce poste de confiance.



La cour de promenade de ce centre pénitentiaire ultramoderne fait 200 mètres carrés. Les murs sont si hauts que le soleil n'y pénètre jamais.



Les cours « camemberts » : une spécialité des anciennes prisons. Dans ces espaces d'environ 40 mètres carrés s'entassaient jusqu'à trente détenus. L'étroitesse des lieux facilite l'intervention des surveillants en cas d'incident.





*Match de foot improvisé.
Les ballons ne résistent jamais
longtemps aux filets de sécurité.*

DANS LA COUR, AU MILIEU DES DÉTRITUS, UN PRISONNIER PREND SA DOUCHE

Au sol, des flacons de savon liquide et des bouteilles vides que nul ne songe à ramasser. Désertées par les gardiens pour limiter les risques d'agression, les cours de promenade ne sont nettoyées par personne. Passées sous le contrôle des détenus, elles deviennent des zones de non-droit : racket, violence et saleté y sévissent en toute impunité. L'odeur est souvent insoutenable. Le problème de l'hygiène touche l'ensemble des établissements. Du coup, l'administration pénitentiaire doit aussi financer de coûteuses campagnes de dératisation. Au sol, les rats et les blattes ; dans les couvertures et sur la peau, les puces, la gale, les champignons... Des conditions sanitaires indignes.

LE PHOTOGRAPHE GRÉGOIRE KORGANOW : « LA PRISON, D'ABORD TU L'ENTENDS, ENSUITE TU LA SENS, ENFIN TU LA VOIS. LA NUIT, CERTAINS PLEURENT, D'AUTRES TAMBOURINENT À LA PORTE »

PROPOS RECUEILLIS PAR EMILIE BLACHERE

« La porte métallique claque, le surveillant la ferme à double tour. Il y a dans l'air un étrange flottement. Quarante-vingts regards sont braqués sur moi. Des grappes de mecs. Des musculeux, des maigres, des baraqués. Plus ou moins grandes gueules, mais ceux qui hurlent le plus fort ne sont pas les plus puissants. Tous veulent savoir qui je suis. Ces hommes sont dispersés dans une cour glaciale, malpropre, large comme la moitié d'un stade de football. Ballons éventrés, sacs en plastique déchiquetés et chiures de rats encombrant le sol bétonné. Un jeune commence à me parler, curieux, affable. Je comprends qu'il est influent parmi ceux qui "tiennent" la promenade. Sans son invitation, impossible de pénétrer dans cette enceinte. Dix prisonniers s'approchent, se mêlent à la discussion sans animosité ni injures. Autour de nous, la vie et les activités ont repris aussi vite qu'elles s'étaient arrêtées. Parties de cartes, tractions, pompes, jogging... On m'avait dit que cette cour, c'était l'arène aux fauves. "Jamais tu n'y entreras." J'y suis resté trente minutes.

Par désespoir, certains se mutilent avec des objets du quotidien. Presque chaque semaine, un détenu se donne la mort. La France est un des pays où l'on enregistre le plus fort taux de suicide dans les prisons.

Quand je pénètre dans un centre de détention, une maison d'arrêt ou une centrale, je ressens une grande tension, une sensation d'asphyxie. C'est à la fois grave et solennel. Faire des photos en taule était pour moi un aboutissement. Je suis devenu contrôleur en avril 2011. Une fonction auprès du Contrôleur général des lieux de privation de liberté. Ma mission est claire : "Veiller à ce que les personnes privées de liberté soient traitées avec humanité et dans

le respect de la dignité inhérente à la personne humaine" en photographiant les conditions de détention. En trois ans, j'ai contrôlé une vingtaine de prisons françaises. Des inspections de 8 heures du matin à 20 heures, voire plus, qui ont pu s'étendre sur une quinzaine de jours. J'ai écouté des centaines de personnes emprisonnées. Ces trois années m'ont marqué, définitivement changé.

La prison me fait penser à "La peste" de Camus. D'abord tu l'entends, ensuite tu la sens, enfin tu la vois. De prime abord, le tintement des trousseaux de clefs, le crissement des chariots, le claquement des fermetures automatiques – une vingtaine pour les lieux très sécurisés. Puis les invectives entre détenus, leurs musiques assourdissantes. La nuit, certains pleurent. D'autres tambourinent à leur porte. Un tintamarre assommant. Insupportable pour ceux qui veulent dormir. Dans certains centres, les odeurs exhalées des cellules, des coursives, des

Le rapport de force est constant. Les plus durs, qui se partagent le confort, tiennent la taule

douches ou des toilettes sont tout aussi pénibles. Un aigre et fétide mélange de moisi, de sueur, de cendre, de crasse et de bouffe. Dans une aile, derrière des barreaux épais, quarante hommes vocifèrent : "Rentrez chez vous !" Ils me vannent, m'insultent. Je reste respectueux mais ferme. Jamais familier ni autoritaire. Toujours sur le qui-vive. On peut me tutoyer, mais interdit de me taper sur l'épaule, de fumer des joints ou de téléphoner lorsque je suis avec eux en cellule. Entre ces murs, tout est codé. La prison est un lieu sous surveillance. Jour et nuit. Chacun épie l'autre. Détenus comme surveillants. "Pas de confiance, seulement de la défiance", c'est un adage dans ce monde où les secrets n'existent pas, où les mots sont rares. L'important, ce n'est pas ce qu'ils disent, mais la manière dont ils sont dits. A chacun de mes contrôles, j'ai opéré de la même façon. Les premiers jours, je prends la température, je repère ceux qui peuvent m'aider. Du côté des incarcérés comme des surveillants. Les mêmes dont on rigole : "Eux aussi ont pris perpète !" A partir de la quatrième journée, je photographie. C'est le temps qu'il me faut pour décrypter les lieux, auditionner les condamnés, apprendre leur vocabulaire. Je découvre que les "boucans" sont les jeunes récalcitrants lorsqu'ils sont en groupe ; les "touristes", les ingérables que l'on transfère de taule en taule ; les "grottes", ceux qui vivent reclus 24 heures sur 24 dans leurs cellules. Il y a aussi les "pointeurs" pour les violeurs, les "pédo" pour les pédophiles, les "cachetons" pour les toxicomanes. Le "blocage", redouté par les surveillants, survient lorsqu'un détenu refuse de réintégrer sa cellule. J'appréhende



les "moulons", ces passages à tabac où un homme est battu à mort – ou presque. "Un maximum de coups de pied et de poing à la tête en un minimum de temps", me résume-t-on. Des lynchages pour des dettes de shit, des baskets neuves convoitées, des pressions pour passer un téléphone portable au parloir ou "faire boîte aux lettres" (garder dans sa cellule des objets interdits). Les gardiens n'entrent pas en promenade. Cet espace est celui des détenus, hors contrôle du champ du droit...

Le rapport de force est permanent. Les plus durs, qui se partagent le confort, tiennent la taule. Les plus vulnérables la subissent. La prison est une Cocotte-Minute prête à exploser. Un grand corps malade difficile à soigner. Certains centres sont laissés à l'abandon. Les hommes, comme les murs. Des établissements pénitentiaires sont vétustes, insalubres. D'autres sont plus modernes, immaculés. Mais tous manquent de moyens humains et financiers. En hiver, on va jusqu'à laisser des condamnés dans des cellules dont les vitres cassées n'ont pas été remplacées, avec des chiottes disloquées, bouchées pendant des semaines. L'univers d'un prisonnier, c'est son lit et un dérisoire carré de cloison recouvert de ses souvenirs. Les espaces sont saturés; les nouvelles prisons souffrent déjà de surpopulation. Ils sont parfois six à s'entasser dans des pièces de 16 mètres carrés. Faute de place, le dernier arrivé dort sur un matelas posé à même le sol, pas toujours propre. Un autre n'a pas de chaise et mange debout matin, midi et soir. Rats, cafards et puces pullulent dans divers établissements où sévissent aussi les maladies urticantes, la gale, parfois la tuberculose. Dans ces conditions humiliantes, le quotidien devient insupportable. Une douche refusée une fois de trop et la situation s'envenime, exacerbant la souffrance, la colère, la violence, le repli sur soi.

Beaucoup évacuent leur détresse à travers le sport, en courant dans le sens inverse des aiguilles d'une montre. "Pour remonter le temps", m'explique l'un d'eux. Contrairement aux femmes qui l'abandonnent, les hommes entretiennent leur corps. Autant que l'esprit. Quand ils ne sont pas assommés par les médicaments et la drogue, ou abêtis par les émissions télévisées et les jeux vidéo, ils lisent, travaillent en atelier, voient leurs familles au parloir, prennent des cours par correspondance. Chacun sa méthode pour oublier l'enfermement. Un ancien, 55 ans, détenu depuis de nombreuses années dont dix à l'isolement, raconte son vécu en m'offrant un café et des gâteaux: "Au début, on me réveillait toutes les nuits pour me casser psychologiquement. Je n'avais ni télé, ni radio, ni photos, rien qui puisse me rappeler l'extérieur. J'ai gardé la conscience du temps grâce aux réveils et aux montres, car la seule lumière qui pénétrait dans mon cachot était celle d'un néon blafard. Mon hygiène de vie, c'était de me lever à 5 heures du matin, de faire deux heures de sport en courant sur place, puis, l'après-midi, de méditer face au mur. J'allais où ma tête partait. Je me promenais dans mon enfance, dans les endroits où j'étais libre. Je rêvais de cette liberté. Le cauchemar recommençait lorsque je me réveillais."

Les contrôleurs sont les rares personnes avec qui les détenus échangent librement, auprès desquelles ils cherchent du réconfort. Je me souviens d'un gamin démoralisé: il préparait un diplôme mais ne recevait pas ses cours. Encore moins les corrections de ses copies... Décourageant pour quelqu'un qui souhaite s'en sortir.

La prison déshumanise. Le lexique usuel – gamelle, cage, promenade – est bestial. Un homme incarcéré devient un



numéro, privé de liberté, de droits civiques et de sexualité. Encore un mot tabou! Comme "viol" et "homosexualité". Pourtant, beaucoup sont accros aux films pornos. Des vidéos qu'ils se partagent via des clefs USB. Des photos de femmes nues sont scotchées aux murs des cellules et des ateliers. Au parloir, les couples, cachés tant bien que mal derrière des serviettes accrochées à la hâte, tentent d'être discrets, les rapports sexuels étant interdits.

Cette petite fille attend son papa dans un box au parloir. On patiente parfois plusieurs heures avant de voir le détenu. Dans le couloir, les sacs contenant le linge sale qui sera remis aux proches pour être lavé.

Un détenu: « Au début, on me réveillait toutes les nuits pour me casser psychologiquement »

"Au bout de sept ans au mitard, la première fois que j'ai refait l'amour, m'a confié un homme d'un certain âge, je tenais le visage de ma compagne avec force, fixant ses yeux. J'avais peur d'être trop excité par son corps. Quand elle a joui, j'ai pleuré... J'avais oublié à quel point une femme est belle."

L'intimité est limitée. Dans les nouveaux établissements, mieux pensés, des espaces ont été créés pour améliorer la détention. Des salons et des unités de vie familiale, où les prisonniers peuvent passer quelques heures, ont été construits. Reste encore beaucoup à faire... En décembre, j'ai retrouvé un jeune garçon qui, arrêté l'été précédent en Espagne, portait toujours ses tongs et son short. Personne ne s'en souciait. Un autre, parce qu'il n'était pas entendu, a mis le feu à son matelas. C'était la troisième fois. Devant moi, les gardiens l'ont sorti, inerte.

On ne grandit pas entre ces murs, on ne devient pas meilleur. Survivent les forts, les roublards, les fourbes, ceux qui s'engouffrent dans les failles et parviennent à contrôler les autres. Sinon, l'enfermement est un trou abyssal, une chute sans fin. Mais j'ai rencontré des professeurs de sport, des surveillants, des médecins, des aumôniers, des membres du Service pénitentiaire d'insertion et de probation (Spip) qui se démènent pour proposer aux prisonniers une sortie digne. C'est en s'appuyant sur eux qu'on peut imaginer une prison plus humaine.» ■

«Prisons 67 065», de Grégoire Korganow, éd. Neus-Les belles lettres. Sortie le 15 janvier.